

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'invention de l'écriture

Claudine Potvin

Number 138, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, C. (2010). L'invention de l'écriture. *Lettres québécoises*, (138), 11–12.

L'invention de l'écriture

Le parcours poétique de Louise Cotnoir passe par un travail acharné sur le mot, la phrase, la voix. L'auteure inscrit la résistance dans l'image au fur et à mesure que le sens déboule sur les lèvres de celle qui écrit et de celles qui parlent.

Louise Cotnoir a publié une quinzaine de livres (du théâtre, des nouvelles, des essais théoriques, mais surtout de la poésie). De *Plusieurs* (1984) à *Les îles* (2005), elle explore dans ses recueils la langue, le féminin, la violence, la sensualité, le corps, l'art. Sa démarche poétique se caractérise par l'invention de sa propre syntaxe, la rupture de la phrase, et conséquemment par la création de sa propre logique sémantique. Cotnoir privilégie les tournures elliptiques, créant une prose au rythme dansant, pleine de détours stylistiques. Des phrases nominales et verbales, parfois extrêmement brèves et sèches, hachures, cris, évoquent la douleur des mots.



AU COMMENCEMENT, UNE FEMME

Premier recueil, *Plusieurs* (1984) se donne à travers le motif de l'escalier et de la peur de tomber. Le premier livre rappelle la famille, l'enfance, la domesticité, la femme, et déjà le désir de l'écriture. Effacer le sang pour que surgissent la tache, l'odeur et l'écriture : « Une femme crue morte fait respirer l'écriture. Saccadant le rythme, débridant les virgules : elle souffle dans le texte » (p. 46) pour ne pas se souvenir, pour qu'« une femme existe », pour se « soustraire à la transaction, la faculté d'être une marchandise » (p. 48). Louise Cotnoir reprendra la séduction du sujet écrivant et de la lettre dans *Les rendez-vous par correspondance* suivi de *Les prénoms* (1984). Ici, le mode épistolaire permet de repenser l'échange, la rencontre, la conversation. C'est entre les mots et les lignes que la narratrice manipule la feuille, l'encre, l'enveloppe, à la recherche de la boîte aux lettres et d'une adresse inconnue, et qu'elle cherche à lier connaissance. Encore une fois, le rendez-vous avec l'autre étreint le féminin : « Certains jours, être un sujet féminin me tue au pied de la lettre. » (p. 37) Dans ce cadre, le prénom ou la signature déplacent l'histoire et la grammaire : « J'écris amoureuse au féminin singulier : / on dit encore que je fais une erreur. » (p. 94)

L'audace des mains (1987) apostrophe le nom de la FEMME à la suite d'un ELLE qui n'en finit plus d'envahir le texte. Démentes, les femmes « se noient, s'étranglent, se poignardent en fondu enchaîné. [...] Formes épouvantées, décharnées,

folles. [...] À la fin, ne plus contenir la rage. Apprendre à défaire les fictions » (p. 58). La poésie déplace la fiction, repense le viol, la violence, la torture, le meurtre, la page déchirée, le discours abject des corps tus trop tôt : « Atteinte de glossite. Ça draine le désir. Ça conforte. Ça soutient le rituel et ça écrit : **corps de femme.** » (p. 90)

« J'ÉCRIS, C'EST UN TRAVAIL DÉMENT »

Comme une chienne à la mort (1987) place la femme dans le contexte de la mort. Suite de poèmes en prose, ce recueil d'une force remarquable aborde les voix du féminin qui tendent à plonger dans le vide et le silence de l'histoire, ce qu'on nomme également la « vacuité du monde ». Le geste inscrit la douleur de vivre de la mort, de composer avec la mort :

Marquée au front, une douleur qu'elle nomme simplement femme. Lamento. Oui. Lamentation. La forme lui convient. Parfaitement adhérente à sa frayeur. Car regarder en face l'état du monde, répète-t-elle à qui veut l'entendre, m'est insupportable. Au-delà de ce savoir tragique dans la chair, cette souffrance m'est intolérable. Il arrive que sa gorge se noue et plus rien ne sort ou cela vient en vomissures. (p. 13)

Le savoir du monde se donne dans la souffrance de la guerre, les désastres, les tueries, les fusillades, les mutilations, les exterminations, les massacres. Au delà de ce savoir et de la souffrance, « [e]lle craint de devenir à son tour un document humain, une chronique » (p. 91). Un moindre mal quand l'histoire s'affiche dans le registre des morts, quand « [l]es livres ne lui apprennent rien qu'elle ne sache déjà » (p. 55), quand l'art se travestit en musée des horreurs. Sur la page se couche l'abject et, paradoxalement, l'auteure installe une force, un courage, une tendresse unique. Le lecteur ressort donc de cette lassitude avec malgré tout un désir d'« entrer en amour » (p. 94).

JE NOMME, JE SIGNE

La mort, le tragique logent encore au cœur des recueils qui suivent (*Signature païenne* [1989], *Asiles* [1991], *Des nuits qui créent le déluge* [1994]). Or, c'est dans la végétation (jardin, fleurs, vivaces, épices) et la géographie ou le territoire que l'histoire du féminin s'invente et que l'auteure signe. Dans *Signature païenne*, « [e]lle écrit : femme, un nom déposé » (p. 65). Le je perce donc parfois et la signature se double dans le voyage, les villes comme lieux de résistance et la contemplation esthétique (dessins, tableaux, galeries). L'image devient vocable, lèvres, langues, et les allusions au corps (cuisses, seins, sang) et occasionnellement à la toile (Miró) font que « [l]a nuit tamise l'âge / Et le désespoir des femmes » (*Des nuits qui créent le déluge*, p. 97).

PROMENADES AU PHARE : LA LANGUE, LA VILLE ET LE MUSÉE

La forme du poème en prose domine dans la majorité des premiers recueils de Louise Cotnoir. Néanmoins, dans les trois derniers (*Dis-moi que j'imagine* [1996]; *Nous sommes en alarme* [2000]; *Les îles* [2005]), elle utilise à la fois la prose et le vers libre. Il faut y voir une écriture renouvelée, moins fortement ancrée dans la thématique antérieure, quoique la référence persiste, mais plutôt dans une recherche théorique (théorie/fiction) condensée dans une érudition présente depuis le début et nettement accentuée. Si les motifs du tableau, de la géométrie, de l'ailleurs (les îles, les cités étrangères, les musées, etc.) reprennent les compositions antérieures, ils servent d'affirmation, de passage. La répétition de l'image permet la transition du pronom *elle*, constant dans les débuts, au *tu* de *Dis-moi que j'imagine* et au *nous* de *Nous sommes en alarme*. Le « [t]u parles toutes les langues » de *Dis-moi* (p. 13) fait écho aux « [l]angues de feu en quête d'éblouissement » de *Nous sommes* (p. 65). La répétition se situe hors de la reproduction, hors de la copie. Au contraire, répéter, reprendre, redire, revenir sur le propos

inscrivent et positionnent le sujet écrivant dans le langage et la conscience du moi. En ce sens, écrire « nous ne nous habituons pas », « nous nous abandonnons », « nous envisageons », « nous existons », « nous sommes en alarme », « nous résistons », renforce la voix poétique et collectivise les *je, tu, elle*. Dans son dernier recueil, *Les îles* (2005), Louise Cotnoir explore la réalité insulaire. S'approchant de l'océan, de la grève, du navire, la narratrice nomme l'île qui l'habite, se nomme à partir de l'île et plonge dans le corps de l'archipel aux noms multiples : « Les lèvres des femmes impuissantes / À maudire / Baisent leur rondeur / Par-dessus l'écho-océan. » (p. 26)

Lire Louise Cotnoir pour le plaisir des mots. Chacun de ses recueils est comme un épisode qui nous permet d'apprécier chaque fois un peu plus la langue de l'auteure. La poésie de Louise Cotnoir révèle une extrême conscience de l'être et une écriture fluide, vagabonde, fragile, intelligente. Lire Louise Cotnoir, c'est partir en voyage. Toutes les destinations nous ramènent à la séduction de l'origine. ■

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIE

Les îles (nomination au Prix du Gouverneur général du Canada 2006), Montréal, Le Noroît, 2005.

Nous sommes en alarme, Montréal, Le Noroît, 2000.

Dis-moi que j'imagine (nomination au prix de poésie Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec 1997 et au Prix de poésie du Gouverneur général du Canada 1996), Montréal, Le Noroît, 1996.

Des nuits qui créent le déluge, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1994.

Asiles, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 1991.

Signature païenne, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 1989.

Comme une chienne à la mort, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 1987.

L'audace des mains, avec six dessins de Célyne Fortin, Montréal, Le Noroît, 1987.

Tension, Montréal, NBJ, 1984. (épuisé)

Les rendez-vous par correspondance suivi de *Les prénoms* (deuxième prix au prix Alfred-Desrochers 1984 et mise en nomination au prix Émile-Nelligan 1984), Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 1984.

Plusieurs, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Les rivières », 1984.

NOUVELLES

Trilogie des villes :

Le cahier des villes, Québec, L'instant même, 2009.

Carnet américain (mention spéciale du jury au prix Adrienne-Choquette 2004 et 2^e prix au prix Alfred-Desrochers 2003), Québec, L'instant même, 2003.

La déconvenue (mention spéciale du jury du Grand Prix de la nouvelle, Salon du livre du Mans (France), et mise en nomination au prix Desjardins de la nouvelle 1994), Québec, L'instant même, 1993.

ESSAI

« *des rêves pour cervelles humaines* » (essai), dans *La théorie, un dimanche*, (avec Louky Bersianik, Nicole Brossard, Louise Dupré, Gail Scott et France Théoret), Montréal, Remue-ménage, coll. « Itinéraires féministes », 1988.

THÉÂTRE

Si cendrillon pouvait mourir! (le show des femmes de Thetford-Mines, collectif), (deuxième prix au prix Alfred-Desrochers 1984), Montréal, Remue-ménage, coll. « Théâtre », n° 5, 1980.

LIVRES D'ARTISTE

« À la dérive » (poèmes), dans *De la mer au fleuve*, conception visuelle et réalisation de la couverture de Josée Roberge, toiles découpées et calligraphie sur toile de Ginette Trépanier, Sainte-Mélanie, Création Bell'arte, Champs Vallons, édition tirée à 7 exemplaires, couverture papier népalais, œuvres visuelles sur toile, aquarelle, encre de Chine, peinture à l'huile, 2005, n.p.

« Il y a des nuages », accompagnant une photo de Stéphane Lemire, dans *Lumières de saisons*, sous la direction et avec des photos d'Arlette Vittecoq et de Stéphane Lemire, Sherbrooke, Arlette Vittecoq éditrice, 1998.

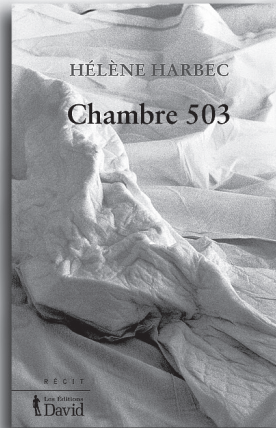
Théorie (livre-objet, poésie), conception artistique et réalisation Azélie, Zee Artand, Montréal, Éditions-Zélastiques, 1983, n.p.

David

Chambre 503

Hélène Harbec

FINALISTE
PRIX DES LECTEURS
RADIO-CANADA 2010



312 p. / 22,95 \$

récit



« Écriture délicate, épurée et vibrante de lumière. Le style, en apparence léger et presque buissonnier est trompeur. Le propos, lui, ne l'est pas. Tout est à l'intérieur. [...] La quatrième œuvre de fiction de l'auteure est un cri d'amour qui laisse sans voix. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*

Chacal, mon frère

Gracia Couturier

NOUVEAUTÉ



270 p. / 22,95 \$

roman



Deux frères que tout oppose endurent tant bien que mal l'existence de l'autre. La succession du père, qui a fondé une scierie prospère, vient cristalliser leur rivalité. Incapable de prendre la relève, l'aîné camoufle sa jalousie dans une fébrile activité poétique, où la puissance des mots esquisse toutefois des plans meurtriers.

EDITIONS DAVID.COM